

michael MORPURGO

Le royaume de Kensuké



FOLIO
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Michael Morpurgo

Le royaume
de Kensuké

Illustrations de François Place

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard

健介の王国

GALLIMARD JEUNESSE

Pour Graham et Isabella

*Mes remerciements
à Isabella Hutchins,
Terence Buckler,
au professeur
Seigo Tonimoto
et à sa famille,
pour leur aide
et leur gentillesse*

Titre original : *Kensuke's Kingdom*
Édition originale publiée par Heinemann,
Egmont Children's Books Limited, Londres, 1999
© Michael Morpurgo, 1999, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2000, pour la traduction française et les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition



Peggy Sue

J'ai disparu la veille de l'anniversaire de mes douze ans. Le 28 juillet 1988. Aujourd'hui seulement, je peux enfin raconter toute cette histoire extraordinaire, la véritable histoire de ma disparition. Kensuké m'avait fait promettre de ne rien dire, rien du tout, jusqu'à ce que dix ans au moins se soient écoulés. C'était presque la dernière chose qu'il m'a dite. J'ai promis et j'ai dû vivre dans le mensonge. J'aurais pu laisser dormir les mensonges assoupis, mais plus de dix ans ont passé, maintenant. Je suis allé au lycée, à l'université et j'ai eu le temps de réfléchir. Je dois à ma famille et à mes amis, à tous ceux que j'ai trompés si longtemps, la vérité sur ma longue disparition, sur la façon dont j'ai survécu après avoir échappé de justesse à la mort.

Mais j'ai aussi une autre raison de parler, une raison bien meilleure. Kensuké était un grand homme, un homme bon, et il était mon ami. Je veux que le monde le connaisse comme je l'ai connu.

Jusqu'à onze ans environ, jusqu'à ce que la lettre arrive, je menais une vie ordinaire. Nous étions quatre à la maison : ma mère, mon père, Stella et moi. Stella Artois, c'est ma chienne, avec une oreille dressée et l'autre tombante, un berger noir et blanc qui avait toujours l'air de savoir à l'avance ce qui allait arriver. Mais même elle n'aurait pu prévoir qu'une lettre allait changer nos vies pour toujours.

En y repensant, il y avait une régularité, une certaine monotonie dans ma petite enfance. Je descendais la rue tous les matins pour me rendre à mon « école de singes ». C'est mon père qui l'appelait ainsi car il disait que les enfants piaillaient, criaient et se pendaient par les pieds dans la cage à écureuil de la cour de récréation. De toute façon, pour lui, j'étais toujours une « bille de singe », quand il était d'humeur plaisante, ce qui arrivait souvent. En réalité, l'école s'appelait St Joseph, et je m'y sentais plutôt bien. Après l'école, tous les jours, quel que soit le temps, j'allais jusqu'au terrain de jeux jouer au football avec Eddie Dodds, mon meilleur ami sur la Terre, ainsi qu'avec Matt, Bobbie et les autres. C'était un endroit assez boueux. Dès qu'on donnait un coup de pied dans le ballon, il retombait et s'enfonçait dans la boue. Nous avions notre propre équipe, les Mudlarks, c'était son nom, et nous étions plutôt bons. Les équipes en déplacement chez nous semblaient curieusement attendre que le ballon rebondisse, et le temps de réaliser qu'il n'en

était rien, nous avions souvent marqué deux ou trois buts. Nous n'étions pas aussi performants quand nous jouions à l'extérieur.

Tous les week-ends, je faisais la distribution des journaux de la boutique de M. Patel, au coin de la rue. J'économisais de l'argent pour m'acheter un VTT. Je voulais aller faire du VTT dans la lande, avec Eddie. L'ennui, c'était que je dépensais au fur et à mesure tout ce que j'économisais. Et je n'ai pas changé.

Le dimanche était vraiment un jour spécial, je m'en souviens. Nous allions faire de la voile sur le lac artificiel, tous les quatre. Stella Artois aboyait de toutes ses forces contre les autres bateaux, comme s'ils n'avaient pas le droit d'être là. Mon père adorait la voile. Il disait que l'air était clair et propre, sans poussière de brique – il travaillait à la briqueterie. C'était un fou de bricolage. Il pouvait tout réparer, même ce qui n'avait aucun besoin de l'être. Aussi était-il dans son élément dans un bateau. Ma mère, qui travaillait à mi-temps dans la même fabrique de briques, était ravie, elle aussi. Je me souviens d'elle une fois, assise à la barre, rejetant la tête en arrière, dans le vent, et respirant à fond. « C'est comme ça, s'était-elle écriée, c'est comme ça que la vie doit être ! Magnifique, tout simplement magnifique ! » C'était toujours elle qui portait la casquette bleue. Elle était indiscutablement le capitaine. Dès qu'il y avait un peu de vent,

elle le trouvait et savait le prendre. Elle avait vraiment du flair.

Nous avons passé de belles journées sur l'eau. Nous sortions par mauvais temps, quand personne d'autre n'osait, et nous planions sur les vagues, enivrés par la vitesse, transportés de joie. Quand il n'y avait pas un souffle de vent, nous n'étions pas malheureux non plus. Parfois, seul notre bateau se trouvait sur le lac. Nous restions simplement assis




et nous pêchions – c'était d'ailleurs moi le meilleur – tandis que Stella Artois restait couchée en boule derrière nous dans le bateau, montrant son ennui, car il n'y avait personne contre qui aboyer.

Puis la lettre arriva. Stella Artois la déchiqueta à moitié ; l'enveloppe était humide et montrait des marques de crocs, mais ce que l'on réussit à en lire

nous suffit. La briqueterie allait fermer. Mes parents étaient tous les deux licenciés.

Il y eut un silence terrible ce matin-là, autour de la table du petit déjeuner. Ensuite, nous ne sommes plus jamais allés faire de voile le dimanche. Je n'ai pas eu besoin de demander pourquoi. Ils essayèrent tous les deux de trouver un autre travail, mais il n'y avait rien.

La misère s'installa insidieusement à la maison.



Parfois, je rentrais et ils ne parlaient pas. Ils se disputaient beaucoup à propos de petites choses insignifiantes, alors qu'ils n'avaient jamais été comme ça auparavant. Mon père cessa de bricoler dans la maison. De toute façon, il n'était pas souvent là. Quand il ne cherchait pas de travail, il allait au pub. Quand il était à la maison, il restait simplement assis sans rien dire, feuilletant

inlassablement des revues de navigation à voile.

J'essayais d'être le moins possible à la maison et de jouer souvent au foot, mais un jour Eddie s'en alla parce que son père avait trouvé du travail quelque part dans le sud du pays.

Et jouer au foot sans lui, ce n'était plus la même chose. Les Mudlarks se dispersèrent. Tout s'effondrait.

Un samedi, en rentrant de ma distribution de journaux, je trouvai ma mère en larmes, assise sur une marche, en bas de l'escalier. Elle avait toujours été si forte ! Je ne l'avais jamais vue pleurer.

– Pauvre type ! dit-elle. Ton père est un imbécile et un pauvre type, Michael, voilà ce qu'il est.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? lui demandai-je.

– Il est parti, me répondit-elle.

Je crus qu'il était parti pour de bon.

– Il n'a rien voulu entendre, rien ! Il dit qu'il a son idée. Il n'a pas voulu me confier ce que c'était, il m'a simplement annoncé qu'il avait vendu la voiture, que nous partions dans le Sud, et qu'il allait chercher l'endroit où s'installer.

J'étais soulagé et plutôt content, en fait. Dans le Sud, je serais sûrement plus près d'Eddie.

– S'il croit que je vais quitter cette maison, reprit ma mère, il va avoir des surprises !

– Pourquoi ? Il n'y a pas grand-chose ici.

– Mais il y a la maison, pour commencer. Et puis ta grand-mère et l'école !

– Il y a d'autres écoles.

Elle devint furieuse. Je ne l'avais jamais vue comme ça !

– Tu veux savoir quelle est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ? me demanda-t-elle. Eh bien, c'est toi, Michael, avec ta distribution de journaux ce matin. Tu sais ce que ton père a déclaré ? Bon, écoute ça : « Tu vois, m'a-t-il dit, les quelques sous

qui entrent dans cette maison, c'est Michael qui les gagne en vendant ses journaux ! Comment veux-tu que je me sente, hein ? Mon fils de onze ans a un job et moi, je n'en ai pas ! »

Elle se calma pendant quelques instants avant de reprendre, les yeux pleins de larmes.

– Je ne bougerai pas, Michael. Je suis née ici. Je ne m'en irai pas. Il pourra dire tout ce qu'il voudra, je ne partirai pas.

J'étais là quand le téléphone sonna environ une semaine plus tard. Je savais que c'était mon père. Ma mère ne dit presque rien, il me fut donc impossible de comprendre ce qui se passait. Mais un peu plus tard, elle me fit asseoir pour me parler.

– Il a l'air différent, Michael, je veux dire, comme avant, il y a longtemps, quand je l'ai rencontré. Il nous a trouvé un endroit. « Faites simplement vos valises et venez », m'a-t-il dit. À Fareham, près de Southampton. « Directement à la mer », a-t-il ajouté. Il y avait vraiment quelque chose de différent dans sa voix, je peux te le dire.

En effet, mon père semblait transformé. Il nous attendait sur le quai de la gare, les yeux de nouveau brillants et rieurs.

Il nous aida à porter les valises.

– Ce n'est pas loin, dit-il, en m'ébouriffant les cheveux. Attends de voir, bille de singe. J'ai tout arrangé. Et n'essayez pas de me faire changer d'avis, ni l'un ni l'autre. J'ai pris ma décision.

– À quel sujet ? lui demandai-je.

– Tu verras, me répondit-il.

Stella Artois bondissait joyeusement devant nous, la queue relevée. Je crois que nous nous sentions tous aussi enjoués qu'elle.

À la fin, nous prîmes le bus car les valises étaient trop lourdes. Nous descendîmes le long de la mer. Il ne semblait plus y avoir de maisons nulle part, on ne voyait qu'un petit port de plaisance.

– Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda ma mère.

– Je veux vous présenter quelqu'un. Une bonne amie à moi. Elle s'appelle Peggy Sue. Elle veut vous connaître depuis longtemps. Je lui ai beaucoup parlé de vous.

Ma mère me regarda en fronçant les sourcils d'un air perplexe.

Je n'y voyais pas plus clair qu'elle. Tout ce que je savais, c'est qu'il entretenait volontairement le mystère.

Nous avançons tant bien que mal, nos valises à la main. Les mouettes criailaient au-dessus de nos têtes, les gréements des voiliers claquaient autour de nous, et Stella jappait, curieuse de tout. Enfin, mon père s'arrêta devant une passerelle qui conduisait à un étincelant bateau bleu foncé. Il posa les valises et nous regarda. Un grand sourire lui éclairait le visage.

– Eh bien, laissez-moi faire les présentations, nous dit-il. Voici *Peggy Sue*. Notre nouvelle maison. Elle vous plaît ?

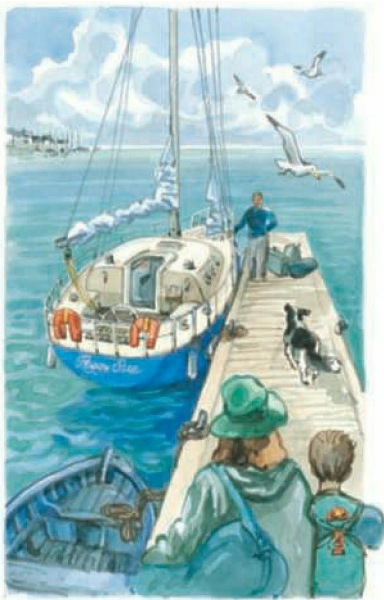
Tout bien considéré, ma mère prit les choses plutôt bien. Elle ne s'énerva pas. Elle devint simplement très silencieuse et elle le resta tout au long des explications de mon père, en bas, dans le carré du bateau, devant une tasse de thé.

– Je n'ai pas fait ça sur un coup de tête, vous savez. J'y ai réfléchi longtemps, pendant toutes ces années où je travaillais à la fabrique. Bon, peut-être qu'à l'époque j'y rêvais seulement. C'est drôle, quand on y pense : si je n'avais pas perdu mon travail, je n'aurais jamais osé le faire, non, jamais !

Il savait que ce qu'il nous disait ne tenait pas tellement debout.

– Alors, reprit-il, voilà ce que j'ai pensé. Quelle est la chose que nous préférons faire ? De la voile, c'est vrai, non ? Je me suis dit que ce serait merveilleux de pouvoir tout simplement partir et de faire le tour du monde à la voile. Il y a des gens qui l'ont fait. Ils appellent ça la navigation en eau bleue. Je l'ai lu dans une revue.

« Comme je vous l'ai dit, au début ce n'était qu'un rêve. Et puis, plus de travail, plus de possibi-



lité d'en trouver. Alors, que peut faire un homme ? Il prend son vélo. Et pourquoi pas un bateau ? Nous avons reçu nos indemnités de licenciement, même si ce n'était pas grand-chose. Il y a le peu que nous avons économisé et l'argent de la voiture. Pas une fortune, mais quand même. Que faire de cet argent ? J'aurais pu tout mettre à la banque, comme les autres. Mais dans quel but ? Pour se contenter de le voir disparaître peu à peu jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout ? Et si l'on s'en servait plutôt pour faire quelque chose de vraiment exceptionnel, quelque chose qu'on n'entreprend qu'une seule fois dans sa vie, comme le tour du monde à la voile ? Afrique. Amérique du Sud. Australie. Le Pacifique. Nous pourrions voir des endroits dont nous avons seulement rêvé jusqu'à présent !

Nous restions assis, complètement abasourdis.

– Oh, je sais ce que vous pensez, reprit-il. Vous pensez que nous n'avons fait du bateau que sur le lac artificiel, que c'était du simple canotage. Vous vous dites que je suis devenu fou, complètement cinglé. Vous vous dites que c'est dangereux. Que nous serons réduits en miettes. Mais j'ai pensé à tout. J'ai même pensé à ta grand-mère, car il ne faut pas oublier une chose : nous ne partirons pas pour toujours. Elle sera là quand nous reviendrons, c'est sûr. Elle est en très bonne santé.

« Nous avons l'argent. J'ai fait mes comptes. Nous allons faire six mois d'entraînement. Nous

partirons pendant un an, ou peut-être dix-huit mois, tant que l'argent durera. Nous allons bien faire les choses, en toute sécurité. Mam, tu passeras ton diplôme de skipper. Oh, je ne te l'ai pas dit ? Non, je ne te l'ai pas dit ? C'est toi qui seras le skipper. Je serai le second et l'homme à tout faire. Michael, tu seras le mousse et Stella, eh bien Stella sera le chat mousse.

Il débordait d'entrain.

Il n'arrivait pas à reprendre son souffle, tellement il était excité.

– Nous allons nous entraîner. Faire quelques traversées de la Manche jusqu'en France, ou peut-être aller jusqu'en Irlande. Nous apprendrons à connaître ce bateau comme notre poche. C'est un douze mètres. Bowman, meilleure marque, meilleur design. Très sûr. J'ai bien étudié la question. Encore six mois et nous serons partis autour du monde. Ce sera l'aventure de notre vie. Notre seule chance. Nous n'en aurons jamais d'autre. Alors, qu'en pensez-vous ?

– Sssu... per, dis-je dans un souffle.

Et c'était exactement ce que je pensais.

– Et tu as dit que ce serait moi le skipper ? demanda ma mère.

– Ouais ouais, cap'taine, dit mon père en riant et en lui faisant un salut.

– Comment fera-t-on pour l'école de Michael ? reprit-elle.

– J’ai pensé à ça aussi. J’ai demandé à l’école de la ville. Tout est arrangé. Nous prendrons les livres dont il aura besoin. Je l’aiderai à travailler. Tu l’aideras. Il s’aidera lui-même. Entre nous, je vais te dire quelque chose, il apprendra davantage en deux ans de navigation que ce qu’il aurait appris dans son école de singes. Je t’assure.

Ma mère but une gorgée de thé, puis elle hocha doucement la tête.

– D’accord, dit-elle – et je vis qu’elle souriait. Pourquoi pas ? Vas-y. Achète-le. Achète le bateau.

– C’est déjà fait, dit mon père.

C’était de la folie, bien sûr. Ils le savaient, même moi je le savais, mais simplement, cela n’avait pas d’importance. En y repensant, c’était sûrement une sorte d’inspiration due au désespoir.

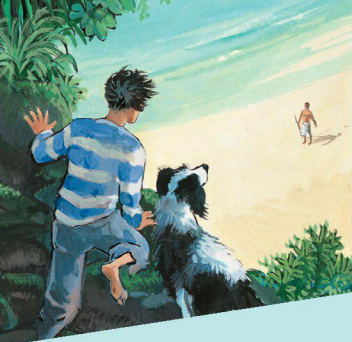
Tout le monde essaya de nous dissuader de notre entreprise. Ma grand-mère vint nous voir et monta à bord. D’après elle, c’était un projet complètement ridicule, imprudent, irresponsable. Elle ne prévoyait que détresse et catastrophes. Icebergs, ouragans, pirates, baleines, pétroliers géants, vagues monstrueuses – elle nous énuméra toutes sortes d’horreurs en pensant m’effrayer et par conséquent effaroucher mes parents. Elle réussit à me terrifier, il faut bien l’avouer, mais je ne l’ai jamais montré. Ce qu’elle ne comprenait pas, c’était que désormais nous étions tous les trois liés les uns aux autres par la même folie. Nous partions, et rien ni personne

ne pourrait plus nous arrêter. Nous faisons ce que les gens font dans les contes de fées. Nous partions en quête d'aventure.

Au début, tout se passa à peu près comme mon père l'avait prévu, en dehors du fait que l'entraînement dura beaucoup plus longtemps. Nous apprîmes très vite que les manœuvres d'un voilier de douze mètres n'avaient rien à voir avec celles d'un dériveur. Et ce n'était pas simplement une question de taille. C'est un vieux marin à favoris, Bill Parker, qui s'occupa de notre formation. Il venait du yacht-club et nous l'appelions Bill le Mataf, mais derrière son dos, bien sûr. Il avait franchi deux fois le cap Horn, avait fait deux traversées de l'Atlantique en solitaire et des allers-retours sur la Manche « plus souvent que tu n'as mangé de repas chauds, mon garçon ».

En vérité, aucun de nous ne l'aimait beaucoup. C'était un véritable tyran. Il nous traitait, Stella et moi, avec le même dédain. Pour lui, les animaux et les enfants étaient des êtres nuisibles qui devenaient un vrai fléau à bord du bateau. C'est pourquoi j'essayais de me trouver le moins souvent possible sur son passage, et Stella Artois faisait comme moi.

Pour être juste, il faut dire que Bill le Mataf connaissait son affaire. Quand il en eut fini avec nous, et que ma mère eut passé son diplôme, on sentit qu'on pourrait aller partout sur la *Peggy Sue*. Il nous avait inculqué un sain respect de la mer, mais



Le récit d'un **Robinson** moderne, captivant et plein d'humanité. Une histoire d'**amitié** forte et **émouvante**, par un conteur unique.

Alors qu'il fait le tour du monde à la voile avec ses parents, Michael tombe à la mer. Lorsqu'il reprend connaissance, il se retrouve avec sa chienne sur une île perdue au milieu du Pacifique ! Comment survivre sans nourriture et sans abri ? Mais l'île n'est pas déserte et un mystérieux inconnu semble veiller sur Michael. C'est le début d'une aventure que n'oubliera jamais le jeune garçon...

Illustré par François Place

« Une très belle histoire d'amitié, de sagesse et d'humanité. À mettre surtout entre toutes les mains. »

Télérama

ISBN 978-2-07-510376-3



9 782075 103763



J01211

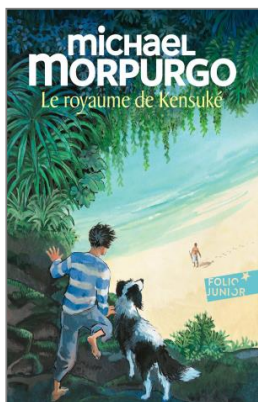
Catégorie 6

www.gallimard-jeunesse.fr

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard

FOLIO ★
JUNIOR

à partir
de 10 ans



Le royaume de Kensuké Michael Morpurgo

Couverture : Illustrations de François Place

Cette édition électronique du livre
Le royaume de Kensuké de Michael Morpurgo
a été réalisée le 18 mai 2021
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782075103763 - Numéro d'édition : 393565).
Code Sodis : U37387 - ISBN : 9782075103909
Numéro d'édition : 378347.